NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

JACQUES CERNOL

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

ÉDOUARD CADOL

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 24 janvier 1870

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI VITTORIO EMANUELE III

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
BOULEVARD MONTMARTRE, 15
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie
Éditeurs à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1870

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR

Les Ambitions de M. Fauvelle, comédie en cinq actes.	2 fr.
Les Inutiles, comédie en quatre actes.	2 fr.
La Fausse Monnaie, comédie en cinq actes.	2 fr.
La Belle Affaire, comédie en trois actes.	1 50.
Contes Gais : Les Belles Imbéciles, un volume.	3 fr

Digitized by Google

A MON CHER GAMIN LOUIS

son père

ÉDOUARD CADOL

Franconville, 17 février 1868.

Digitized by Google

PERSONNAGES

JACQUES CERNOL, 53 ans.....	MM.	PARADE.
ALBERT, 25 ans, son fils du premier lit..		ABEL.
MAURICE DE BLIAC, 30 ans.....		MUNIÉ.
AMÉLIE, 24 ans, seconde femme de Jacques	Mmes	THÈSE.
LOUISE, orpheline, fille de l'ex-associé de Cernol et recueillie par lui.....		MARGUERITE CHAPUY.
LUCETTE, jeune femme de chambre.....		LEROUX.
FIRMIN, cocher.....		COLSON.

De nos jours.

Pour la mise en scène, s'adresser à M. Riquier, régisseur général au VAUDEVILLE.

Digitized by Google

JACQUES CERNOL

ACTE PREMIER

Chez Cernol, près Paris. En été. — Une sorte de serre devant l'habitation, qui est de côté, donnant au fond et de l'autre côté sur le parc.

SCÈNE PREMIÈRE

LUCETTE, puis FIRMIN.

(Au lever du rideau, Lucette range.)

LUCETTE.

Diable soit des forges avec leur fumée; il faut essuyer du matin au soir...

FIRMIN, avant d'entrer, frappe au vitrage.

On peut entrer?

(Il est vêtu en bourgeois, sauf le long gilet des cochers.)

LUCETTE.

Qu'est-ce que vous demandez? (Surprise.) Ah! Firmin, entrez donc. Ça va bien?

FIRMIN.

Comme vous voyez, Lucette... Et vous, pareillement?

Digitized by Google

LUCETTE.

A la douce. Par quel hasard?...

FIRMIN.

C'est bien qu'on a besoin d'un cocher, aux forges?

LUCETTE.

Oui, comment le savez-vous?

FIRMIN.

C'est le valet de chambre de M. de Bliac qui m'a enseigné ça, ce matin, avant de partir.

LUCETTE.

M. de Bliac! Est-ce qu'il vient enfin s'installer au Plessy?

FIRMIN.

Je suis avec eux, dans le breack.

LUCETTE.

Nous allons le voir, en ce cas!

FIRMIN.

Ah! pas souvent, je crois...

LUCETTE, finement.

Non! Tous les jours, seulement...

FIRMIN.

Ils disent qu'il a tout vendu pour partir.

LUCETTE, souriant.

Pas possible, c'est des bruits. Ah! ben!... dites donc!

FIRMIN.

Quoi?

LUCETTE.

Finaud!

Digitized by Google

FIRMIN.

Non. Vous savez, je suis marié, mon ouvrage *faite*,... je ne vas pas avec ces messieurs...

LUCETTE.

Quels messieurs?

FIRMIN.

Les domestiques...

LUCETTE.

Bon!

FIRMIN.

Il y en a qui croient que c'est par fierté; non!... Chacun son état, comme dit cet autre, sa petite gloriole si vous voulez. Ils servent les bourgeois; moi... on ne peut pas me retirer ça! je sers les animaux; mais enfin... j'ai de la bienveillance. A preuve, tenez, mon Dieu! j'avais idée de faire de la grande remise, à mon compte. Et puis, ma femme n'a pas voulu. Elle m'a dit : » Qu'est-ce que tu iras conduire des parvenus; tu n'as jamais été que dans la noblesse. » Mais la noblesse... ça n'est plus ça. Et vous voyez, me voilà; j'en viens à l'industrie! Ah! non, allez, je ne suis pas fier. Toutefois, dans les temps présents, il faut se renseigner et... entre nous! qu'est-ce que c'est... hein?

LUCETTE.

Ici? Eh bien, un peu de mic-mac, un peu de bouteille à l'encre : bonne maison pour les domestiques.

FIRMIN.

Oui, mais pas de pouf, pas de faillite sous jeu?

LUCETTE.

Vraie fortune! M. Cernol est un ingénieur : c'est à lui les forges que vous voyez d'ici, et lui, mon Dieu! qu'on le mène à la gare et qu'on aille l'y chercher le soir, c'est fini; mais...

Digitized by Google

FIRMIN.

Bon! il y a madame : je la connais de vue; c'est jeune, c'est frais... c'est sa seconde femme, à ce qu'on m'a dit?

LUCETTE.

Oui, et dam! elle... il faut la mener quelquefois à Paris...

FIRMIN.

Si ça n'est pas trop souvent, va... Je dis ça, c'est pour mes bêtes...

LUCETTE.

Bien sûr!

FIRMIN.

Des enfants?

LUCETTE.

Non. Monsieur a bien un fils, mais il court la pretantaine à l'étranger, depuis plus de cinq ans.

FIRMIN.

Et c'est tout?

LUCETTE.

Il y a encore mademoiselle Louise, une orpheline, la fille de l'ex-associé. Il est mort ruiné, celui-ci; et monsieur qui est parrain de la petite l'a recueillie.

FIRMIN.

Pas à s'inquiéter d'elle. La femme en fait sa servante, parions?

LUCETTE.

Non, mademoiselle Louise se tient trop bien à sa place...

FIRMIN.

Pimbêche, alors?

Digitized by Google

LUCETTE, cherchant.

Non, mais... Comment disent-ils? Ils ont un mot à eux?

FIRMIN.

Digne?

LUCETTE, étonnée.

Juste, vous savez cela, vous?

FIRMIN, suffisant.

Dam!... les cochers!... Pour lors, ça m'irait. Ah çà! le mic-mac, où ça?

LUCETTE.

Où ça? (Voyant venir.) Tenez.

FIRMIN, regardant.

M. de Bliac? (Sur un signe affirmatif.) Ah! Et pour laquelle?

LUCETTE.

Chut!

SCÈNE II

LES MÊMES, MAURICE DE BLIAC.

MAURICE, à Lucette.

Bonjour, ma fille... Voulez-vous voir si madame Cernol est visible?

LUCETTE, à Firmin.

Vous voilà renseigné!... venez-vous?

Digitized by Google

SCÈNE III

MAURICE, seul, il se promène un moment.

Que va-t-elle penser?... (Il écoute.) La voilà!

(Il va au-devant d'Amélie.)

SCÈNE IV

MAURICE, AMÉLIE. (Maurice est de façons et d'allures très-aisées.)

AMÉLIE, entrant vivement troublée.

C'est vous...

MAURICE.

Oui, bonjour...

(Il lui tend la main.)

AMÉLIE.

Pourquoi êtes-vous venu? Vous avez bien reçu ma lettre?

MAURICE, étonné.

Vous m'avez écrit?

AMÉLIE, très-troublée.

Vous ne l'avez pas reçue?

MAURICE.

Non.

Digitized by Google

AMÉLIE.

Mon Dieu!

MAURICE.

Qu'avez-vous ?

AMÉLIE.

Je suis perdue...

MAURICE.

Pour une lettre égarée...

AMÉLIE.

Je vous l'ai écrite sous l'empire d'une terreur aveuglante, et dans ma précipitation, j'ai pris le premier papier venu; il porte, je crois, le timbre de l'usine.

MAURICE.

Ah! quelle singulière idée, aussi!

AMÉLIE.

Que va-t-il arriver?

MAURICE.

Rien. Que voulez-vous qu'il arrive? Je vais envoyer à Paris.

AMÉLIE.

Mais vous y étiez ce matin encore, à Paris, et il y a plus de quinze jours que je vous l'ai adressée cette lettre...

MAURICE.

Où cela ?

AMÉLIE.

Chez votre oncle, à Saint-Amand, n'est-ce pas?

Digitized by Google

MAURICE.

Il y a quinze jours, je n'étais plus chez lui.

AMÉLIE.

D'où venez-vous donc ?

MAURICE.

Je viens précisément vous en instruire. — Voulez-vous me permettre de prendre un siége? (Souriant.) Dam! vous ne me l'offrez pas! C'est cette lettre égarée qui vous préoccupe? Rassurez-vous. En rentrant, j'enverrai mon valet de chambre la réclamer à l'Administration des postes. Il me la rapportera par le train de six heures, ce soir. Ce n'est pas autrement compliqué... Vous voilà rassurée ?... Vous pouvez m'entendre dès lors?...

AMÉLIE.

Vous ne comprenez pas ces appréhensions-là, vous !

MAURICE.

Je ne les comprends pas?... Eh bien! veuillez m'écouter ; vous verrez... Si votre lettre ne m'a pas trouvé chez mon oncle, c'est que j'étais occupé, ailleurs, de l'exécution d'un projet, dont j'ai voulu ne pas vous entretenir avant l'heure.

AMÉLIE, inquiète.

Que voulez-vous dire? Que projetez-vous ?

MAURICE.

Tout bonnement de faire vendre, à bref délai, tout ce que je possède en immeubles.

AMÉLIE.

Dans quel but ?...

Digitized by Google

MAURICE.

Dans le but de rendre mon patrimoine en quelque sorte portatif. Car il m'a semblé nécessaire que tout fût prêt pour un départ...

AMÉLIE.

Vous partez?

MAURICE.

Avec vous!...

AMÉLIE.

Hein? Vous êtes fou! Vous voulez que j'abandonne cette maison, que je quitte mon mari ?...

MAURICE.

Ce n'est pas moi qui le veux. A votre égard, je n'ai pas de volonté.

AMÉLIE.

Cependant!

MAURICE.

Les faits ont des conséquences inévitables... Et puis, là, je l'avoue, vous m'inquiétez, à la fin. Si vous sortez de cet état d'abattement où je vous vois le plus souvent plongée, c'est pour vous débattre contre des terreurs nerveuses qui ne vous permettent plus d'apprécier exactement les choses. En somme, voyons, la vie n'est jamais montée à ce diapason... (Plaisantant doucement). C'est votre imagination surexcitée et... (ne vous fâchez pas!) et un peu romanesque! qui vous la fait voir ainsi. Laissons cela aux romans, allez!

AMÉLIE, amère.

Vous êtes superbes, vous autres! Parce qu'avec un coup d'épée, il est convenu que vous satisfaites à tout, vous ne daignez pas voir au delà. On a tout sacrifié, on a foulé aux pieds

Digitized by Google

tout ce qu'on honorait jusque-là, et vous ne voulez pas qu'on y pense! j'en suis fâchée, mon ami; vous trouverez cela bourgeois, sans doute; mais j'ai des remords, moi!

MAURICE, doux et souriant.

Eh bien! moi, je n'ai qu'une préoccupation : vous arracher à ce milieu, où tout vous est pénible.

AMÉLIE.

Je vous dis que vous êtes fou!

MAURICE.

Soit! Soyez-en certaine; cependant, il faudra en arriver là, et il faudra faire malaisément alors, ce qui est facile et prudent aujourd'hui.

AMÉLIE.

Allons! c'est impossible! De ma part, ce serait un double scandale. (Sur un mouvement de Maurice et avec amertume). Sans doute! c'est m'en souvenir bien tard!...

MAURICE, protestant.

Ah! vous vous méprenez. Quel homme serais-je donc, si, moi, j'accueillais une telle pensée!

AMÉLIE.

C'est malgré vous, je ne vous le reproche pas. Y a-t-il rien de plus compréhensible que votre répugnance à subir une situation toute pleine de mensonges? Croyez-vous que je n'en sente pas l'horreur...? Si vous saviez ce que j'éprouve, quand je vous vois obligé de prendre la main qu'il vous tend!

MAURICE.

Vous vous méprenez, vous dis-je! Certes, quand votre

Digitized by Google

mari me tend la main... je ne suis pas précisément... bien fier! Mais je ne vois que vous au monde, et, pour vous, il n'est rien qui doive me coûter, jamais! Croyez donc, je vous prie, que, si j'en viens à parler de départ, c'est que votre sécurité seule me préoccupe.

AMÉLIE.

Ma sécurité?... où la voyez-vous menacée?

MAURICE.

Tout se sait, à la fin!

AMÉLIE.

Mon Dieu! vous croyez?...

MAURICE.

Je puis vous affirmer une chose: c'est que, plusieurs fois, déjà, cet hiver, j'ai été l'objet d'allusions, d'insinuations...

AMÉLIE.

Blessantes, oui!

MAURICE.

Mais, je ne me plains pas! — Écoutez, Amélie. Je vous ai voué toute ma vie, à vous, à vous seule! Le reste, je m'en moque! Sincère et déterminé, je suis prêt à toute heure, et sur un signe de vous, je mettrais sans broncher le feu aux quatre coin du monde... Mais, si j'estime qu'un homme... j'entends, un homme! placé comme je le suis envers vous, a pour première obligation de faire complète abnégation de lui-même, je crois aussi qu'il doit parer, à l'avance, aux événements possibles, c'est-à-dire, ne laisser aucune part à l'imprévu. C'est pourquoi j'ai rendu ma fortune liquide, c'est pourquoi j'ai tout préparé, tout organisé, jusqu'aux détails, en apparence, insignifiants. Tout cela dût-il être sans emploi, qu'im-

Digitized by Google

porte! Du moins, vous êtes libre de réfléchir et de décider. S'il survient une menace, ou si vous changez d'idée, dites et je vous mets à l'abri!... voilà tout! voilà tout ce que j'ai à vous dire.

AMÉLIE, émue.

Ah! vous êtes...

MAURICE, l'interrompant en souriant.

Je suis... je suis à vos ordres, et, croyez-le, je me plais à m'y tenir...

AMÉLIE.

Ainsi, pas un regret?

MAURICE.

Moi?...

AMÉLIE.

Votre avenir perdu...

MAURICE, affectueux et souriant.

Chut!

AMÉLIE.

Vos travaux, vos ambitions si légitimes pourtant, vous m'en faites le sacrifice!

MAURICE.

C'est le moins que je vous doive. — Je vous en prie, ne pleurez pas... c'est cela qui me désole, moi. Est-ce vivre que d'éprouver ces émotions, ces terreurs maladives...

AMÉLIE.

Vous n'avez donc pas peur, vous?

MAURICE, souriant.

S'il faut être franc... Que voulez-vous! je ne m'en vante pas, certes; mais, seul, chez moi, ou dans le monde,

Digitized by Google

quand ma pensée se frappe de ce que peut produire un hasard, un propos malheureux ou perfide, il me prend parfois à votre sujet des... transes d'une vulgarité humiliante. C'est peut-être cela qui me fait désirer de vous emmener. La position serait plus nette et... je le confesse, je m'en accommoderais mieux; car, au fond, je me demande ce qu'on a à rire des maris? A y regarder de près... c'est l'autre qui est pitoyable et comique.

AMÉLIE.

Ne feriez-vous pas mieux de m'abandonner?

MAURICE.

Hein?

AMÉLIE, éperdue.

Ah! tenez; c'est cela que je vous écris dans cette lettre : Ne revenez jamais, la honte et le regret m'accablent. Au nom de la pitié, laissez-moi; laissez-moi!

MAURICE.

Si je vous gêne, chassez-moi. Mais soyez-en certaine, Amélie, ce jour-là,... je voudrais vous le dire sans emphase, ce jour-là, je...

AMÉLIE, lui saisissant le bras.

Maurice!... j'ai la tête perdue.

(Elle est appuyée sur lui et cache son visage avec l'une de ses mains. A ce moment Louise paraît au fond.)

Digitized by Google

SCÈNE V

LES MÊMES, LOUISE, puis CERNOL.

LOUISE, qui a vu.

C'est donc vrai! Mon pauvre parrain!...

MAURICE.

Prenez garde!

LOUISE, à Amélie et d'une voix émue.

C'est mon parrain qui rentre.

AMÉLIE, frappée de son émotion.

Qu'avez-vous donc Louise?

LOUISE, s'efforçant de sourire.

Moi?... Ah! oui, j'ai... j'ai couru...

(Cernol entre, il dépose en entrant une serviette bourrée de papiers d'affaires.)

CERNOL, à Maurice tout en embrassant sa femme.

Tiens! Bliac! vous voilà de retour, vous! Depuis quand?

MAURICE.

Je suis arrivé à midi...

CERNOL, regardant sa montre.

Une heure et quart...

MAURICE, surpris.

Hein?... (Regardant sa montre..) Oui, une heure et quart...

CERNOL, finement.

C'est d'un ami.

Digitized by Google

MAURICE.

J'étais pressé d'avoir de vos nouvelles...

CERNOL.

Des miennes?

MAURICE.

Dam!

CERNOL.

Et, comme de juste, vous dînez avec nous?

MAURICE.

Non, merci...

CERNOL.

Pourquoi? Nous n'en sommes pas, je suppose, aux formalités de l'invitation, pas vrai? Vous êtes de la maison, vous ; pour un peu, vous y auriez votre rond de serviette... Ah! dam! si nous étions regardants...

MAURICE, à part.

Est-ce chair ou poisson?...

CERNOL.

Au surplus, l'occasion est solennelle et vous allez bien voir que vous ne pouvez vous en aller. (Il est allé à sa serviette et en a tiré deux objets.) Tiens, Amélie.

AMÉLIE.

Un bracelet...

CERNOL.

Te plaît-il? (A Louise) Approche donc, toi; tu restes là-bas, on ne te voit pas... et l'on y perd; pas vrai, Bliac? Eh! approche, là... tiens. (Il lui passe une croix et une chaîne au cou.)

Digitized by Google

LOUISE.

Ah! parrain!... Pourquoi?

CERNOL, à Amélie.

Je suis donc seul à m'en souvenir? Il y a pourtant bien, aujourd'hui, six ans, que tu devenais ma femme. (Il l'embrasse.) Vous permettez, Bliac. Vous voyez bien que vous dînez ici...

MAURICE, à part.

Ouf! non! il ne faut pas toujours rire! (Amélie lui fait signe de refuser.) Je suis d'autant plus désolé; mais...

CERNOL, bas et lui montrant Louise.

Faut-il user des grands moyens?

MAURICE.

Comprends pas.

CERNOL, fin.

Laissez donc!... on y voit clair!...

MAURICE.

Tout ce que je puis faire est de venir vous demander une tasse de thé ce soir; car, vraiment, je suis empêché, j'ai du monde... vous ne le croyez pas?...

CERNOL.

Enfant! Est-ce que vous croyez que je ne sais pas... que je ne devine pas? Rien ne m'échappe à moi, mon ami, et si je voulais, je vous dirais depuis *a* jusqu'à *z* ce... Non. J'en dirais plus qu'il ne convient, pour le moment. Allez, allez! faites-les vos affaires, faites-les vite seulement, et revenez vous réjouir, avec nous, de cet anniversaire, qui me rappelle un si beau jour! Ah! mon ami, le mariage!... Il y en a qui en médisent.

Digitized by Google

Pauvres bêtes! Est-ce qu'il y a rien dans la vie d'un homme intelligent qui vaille l'affection de sa femme, le ménage, le foyer? Quand les enfants le désertent, quand les amis l'oublient, l'épouse y veille encore, et alors que l'âge interdit les pensées d'avenir, il y a de la joie tout de même, elle rappelle le radieux passé!

MAURICE, à part.

Diable d'homme!...

CERNOL, fin.

Vous verrez cela bientôt... Ah! je ne dis rien; je ne dis rien... (Il contemple Louise et Maurice avec malice, puis bas à Amélie :) Regarde-les donc... Que c'est joli les amoureux!

AMÉLIE, frappée.

Tu dis?...

CERNOL, bonnement.

Tu ne vois rien, toi! (A Maurice, qui est allé prendre son chapeau.) Croyez-vous aux pressentiments, Bliac?

MAURICE.

En aucune façon.

CERNOL.

Eh bien... moi non plus. Et cependant, j'ai le pressentiment d'une grande joie, à laquelle vous n'êtes pas étranger.

MAURICE.

Comment cela?

CERNOL.

Prenez-vous-en, à vous-même, si je n'en dis pas plus. Eh! mon cher, vous êtes claquemuré!

MAURICE.

Moi?

Digitized by Google

CERNOL.

Mon fils était comme vous, tenez, et il m'a quitté sans que je sache encore pourquoi. Le reverrai-je? j'en doute! — Bah!... (à eux tous) vous comblerez le vide, pas vrai?...

AMÉLIE.

(Oppressée depuis le début de cette scène.) Tu oublies que monsieur de Bliac...

CERNOL.

C'est juste... Allez, mon cher, et revenez-nous vite. Moi, j'ai besoin de vous.

MAURICE, à part.

Tous!... (Saluant.) Mesdames...

CERNOL, lui tendant la main.

Au revoir...

(Maurice sort. Louise qui était au fond parait le regarder s'éloigner et Cerno la contemple en riant.)

CERNOL, à Louise.

N'aie pas peur, il reviendra.

AMÉLIE, à part.

Si c'était vrai...

CERNOL.

Tiens, monte sur la terrasse; on voit loin sur la route. Nous avons à causer.

LOUISE.

J'ai autre chose à faire, parrain.

(Elle sort.)

CERNOL, revenant.

Elle est magnifique, avec ses malices!

Digitized by Google

SCÈNE VI

CERNOL, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Ainsi tu crois?...

CERNOL.

Qu'elle l'aime? Mais cela saute aux yeux. Est-ce que les femmes peuvent dissimuler!... (1). (Aussi, je ris souvent en lisant ce que les romanciers écrivent sur leur puissance à cet égard. A les en croire, ce dont le ciel me préserve! la plus ingénue est de taille à donner du fil à retordre au plus avisé de nous. Simple rubrique, il est vrai, pour se concilier la bienveillance des dames... (Sur un mouvement d'Amélie.) Allons! vous aimez cela; ça humilie le sexe fort! Mais c'est chose si fausse, qu'à tout prendre, le monde a parfaitement raison de bafouer le mari trompé; car s'il l'est et que cela dure, c'est qu'il s'en accommode! (Sur un autre mouvement.) Non, non! Moi je prends la chose à la façon dont l'entendrait Molière. Ce mari-là ne m'intéresse pas; j'en ris plutôt. Voyons, Amélie, entre nous, même dans leurs romans, est-il assez grotesque, hein?

AMÉLIE, à part.

C'est atroce!

(1) Ce qui est entre parenthèses peut être supprimé à la représentation. — En cas de suppression, l'artiste relie le texte par la conjonction : *Aussi.*

Digitized by Google

CERNOL.

Car on a beau dire, s'il n'en est certain, il s'en doute. Affaire de temps tout au plus, car tout se sait à la fin!

AMÉLIE, frappée. A part.

Lui aussi!

CERNOL.

Pas vrai?

AMÉLIE.

Nous voilà bien loin...

CERNOL.

De nos amoureux. J'y reviens et (1)) je dis que, pour être certain de ce dont il retourne, il n'y a qu'à raisonner. Maurice est notre plus proche voisin, sans doute; il y a même porte de communication dans le mur mitoyen. Mais tu reconnaîtras qu'il en vient à passer le meilleur de son temps chez nous, ce qui n'est, au surplus, mystère pour personne!

AMÉLIE.

Ah!...

CERNOL.

Eh?... Je le dis moi-même à qui veut l'entendre; qu'y a-t-il à ménager? Au total, c'est chose si connue, que nos connaissances me demandent de ses nouvelles à Paris.

AMÉLIE, abattue. A part.

Mon Dieu!

CERNOL.

Or, sans y mettre un excès de modestie, je suppose que ce n'est pas exclusivement ma conversation qui l'attire à ce point.

(1) Fin de la parenthèse.

Digitized by Google

AMÉLIE.

Mais...

CERNOL, gaiement.

Au fait, c'est peut-être la vôtre, madame! (Vivement.) Enfant, je plaisante!... Eh bien, tu pleures?

AMÉLIE, fébrile et le visage contracté d'un sourire.

Moi? non.

CERNOL.

Je le vois bien... Excuse-moi, mon amie, c'est juste : il y a des choses sur lesquelles on ne doit pas même plaisanter...

AMÉLIE, touchée.

Ce n'est pas cela, je te jure. Depuis ce matin je ne suis pas très-bien...

CERNOL.

En ce cas..

AMÉLIE.

Non. Achève, je t'en prie.

CERNOL.

Vrai?

AMÉLIE.

Oui, je t'en prie...

CERNOL.

Eh bien, il est évident pour moi que Maurice a le dessein d'épouser Louise. Tout le trahit : sa réserve envers elle, ses prévenances envers toi. Ah! c'est un habile homme : il a voulu d'abord se concilier les grands parents!

Digitized by Google

AMÉLIE.

Soit. Mais Louise...

CERNOL.

Quant à elle... elle m'amuse, la chère enfant! « Se douter de quelque chose! » y songez-vous? Elle ne sait seulement pas qu'il est là... (Bonnement.) Un gamin d'enfant que j'ai vu haut comme ça... Elle aime, à présent!... Mais patience! Maurice est revenu; ses dispositions sont donc prises. Et, dès demain peut-être, la chère petite aura de la joie plein le cœur, si, comme moi, tu penses...

AMÉLIE.

Je pense... je pense que M. de Bliac est fort riche, et...

CERNOL.

Eh bien?... Et puis : « riche, riche!... » trente mille francs de revenus! Qui est-ce qui n'a pas trente mille francs de revenus?

AMÉLIE.

Que ce soit peu ou beaucoup, je crois qu'il est convenable d'attendre.

CERNOL.

Attendre!... Voilà précisément ce que je ne veux pas.

AMÉLIE.

Parce que...?

CERNOL.

Parce que ma pauvre petite Louise se fait du chagrin à ce jeu, et il n'y a pas lieu qu'elle en ait seulement l'ombre.

Digitized by Google

AMÉLIE.

Comment?

CERNOL.

La pauvre enfant se sait fille d'un père mort ruiné, elle se croit pour le moins insensée d'aimer Maurice; elle se reproche de telles visées, et cet amour qu'elle suppose sans espoir, son honnêteté le combat à outrance; elle voudrait l'étouffer en dépit de l'âcre charme qu'elle y trouve... Innocente! Ah! mais, je suis là, moi; nous sommes là, veux-je dire; pas vrai?...

AMÉLIE.

Tu la doteras, sans doute; mais...

CERNOL.

La doter? ouais!... Je ne fais pas les choses à demi; avec ceux que j'aime...

AMÉLIE.

Qu'entends-tu par là?

CERNOL.

Son père était mon associé; s'il avait vécu, il le serait encore; car, après tout, c'est son invention que j'exploite, ce sont ses procédés de fabrication qui font aller l'usine et... bien aller, je pense!... Le jour où sa fille est entrée en deuil, chez moi, non-seulement je l'ai adoptée de cœur; mais dans le secret de ma conscience, j'ai continué l'association. Tu disais que Maurice est riche? Eh bien, comptons; quand il voudra!

AMÉLIE, effrayée.

Et c'est cet homme-là que je trompe!

CERNOL.

Va, ma chère, puisqu'en ce temps, il faut que les femmes aient

Digitized by Google

du trois pour cent pour avoir le droit d'aimer, notre Louise peut se passer ce luxe. Et le moment est venu de ramener l'espérance dans ce petit cœur affligé, si modeste pourtant, et si reconnaissant. Mais, si tu permets, c'est moi qui l'instruirai, qui lui dirai... (Bonnement.) Cette enfant! quelle joie!...

AMÉLIE, comme malgré elle.

Ainsi, c'est vrai, elle l'aime? et... (se maîtrisant) tu en es sûr?...

CERNOL.

Aussi vrai que je t'aime, moi... Mais, rassure-toi, tu n'es pas mise à part, en cette grave affaire. A toi d'informer Bliac de nos dispositions et les choses marcheront grand train, je t'assure!... Tiens, je suis aux anges! songe donc! Quand nous les aurons là, quel intérieur nous ferons à nous quatre! quatre âmes nettes, liées par l'estime et l'affection. Je nous vois déjà réunis. Les aperçois-tu, durant les premiers temps, prendre les allées sombres, se tenir par la main, s'embrasser furtivement? Ah! je suis bien heureux; mais modestie à part!... je ne l'ai pas volé... (Lui prenant la main et l'attirant à lui.) Pas vrai, Amélie, pas vrai, que je suis un brave homme?...

SCÈNE VII

LES MÊMES, LOUISE, puis ALBERT.

LOUISE, entrant précipitamment, suffoquée par la joie.

Parrain... parrain...

CERNOL.

Hein?

Digitized by Google

LOUISE.

Parrain, c'est... ah !...

(Elle tombe assise sur un siége.)

CERNOL.

Mais quoi donc ?

ALBERT, apparaissant, et d'une voix émue mais gaie.

Veut-on de moi, ici ?

CERNOL, très-ému.

Hein ! Albert ?... Toi ?...

(Il lui ouvre ses bras.)

AMÉLIE, à part.

Maurice avait raison : il faut partir.

CERNOL, le tenant toujours.

Mais... c'est lui... mon fils ! c'est... Te voilà donc, ingrat !

ALBERT.

Pour toujours, père...

CERNOL, aux autres.

Mais, embrassez-le donc ?...

Rideau.

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME

Quelques jours après l'acte précédent. — Dans le parc. Un kiosque rustique, praticable au fond et d'un côté. — L'autre côté est garni de nattes. Le toit de chaume est soutenu par des piliers où s'accrochent des plantes qui font guirlandes au bord du toit. Tables et siéges de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

LOUISE, ALBERT.

Au lever du rideau, Louise dispose des fleurs.

ALBERT, l'aidant.

Les roses ?

LOUISE.

Non. Je les garde pour la bordure.

ALBERT.

Est-ce qu'il y a encore grande réception aujourd'hui ?

LOUISE.

Un peu de bonne volonté, voyons ; c'est le dernier jour.

Digitized by Google

Dès demain, les ouvriers se remettent au travail et votre père reprend le train de ses affaires. Vous aurez tout le temps de vous reposer des festins et des ovations...

ALBERT.

Écoutez donc, Louise, j'en ai des éblouissements à la fin...

LOUISE.

C'est que vous vous plaignez encore ! n'est-il pas naturel qu'on tue le veau gras pour fêter le retour de l'enfant prodigue !

ALBERT.

Bon ; mais huit jours de veau gras !... J'aspire au mouton !... Et quel est le programme d'aujourd'hui ?

LOUISE.

Aujourd'hui, il y a grand dîner, suivi d'une chasse aux flambeaux.

ALBERT.

Pas de feu d'artifice?

LOUISE.

La chasse en tient lieu.

ALBERT.

On va bien déranger les moineaux du parc.

LOUISE.

Dans le parc ? il n'y a pas de gibier.

ALBERT.

On peut en mettre... tenez : le veau gras?

Digitized by Google

LOUISE.

Pas du tout, c'est une chasse véritable. Elle a lieu dans ce petit bois, là; voyez-vous?

ALBERT.

Le bois de M. de Bliac?

LOUISE.

Oui.

ALBERT, autre ton.

C'est vous qui en avez eu l'idée, Louise?

LOUISE.

C'est une idée de votre père. Pour témoigner de la joie que j'éprouve à vous revoir, Albert, je n'ai, moi, que ma meilleure mine à vous montrer. Je comptais si peu vous revoir!...

ALBERT.

Vous ne pensiez pas qu'un jour ou l'autre...?

LOUISE.

Pourquoi seriez-vous revenu?

ALBERT.

Ne fût-ce que pour vous demander s'il vous souvient de ces projets...

LOUISE.

Quels projets?... (Gaiement.) Ah! oui, les projets de votre mère! Il est bien loin ce temps; mon père vivait encore, et vous ne songiez pas à courir le monde... Au fait, puisque je vous tiens là, d'où vous vint cette folie de partir?

ALBERT.

Qui sait!

Digitized by Google

LOUISE.

Je suis indiscrète ?

ALBERT.

Vous, Louise, indiscrète !... Croyez-vous que je n'aie ni cœur ni mémoire, ai-je pu oublier que nous avons commencé la vie ensemble, dormi dans le même berceau ! Nous nous sommes, je crois, assez querellés, embrassés et battus pour que nous puissions à jamais nous parler à cœur ouvert...

LOUISE, gaiement.

Je vous battais, moi !

ALBERT, souriant.

Et ferme !... Mais je ne vous en veux plus. Et plus tard, le bon temps encore, où vous cachiez dans l'herbe, à l'endroit convenu, la tirelire où je puisais de quoi faire le monsieur à Paris ! Ah ! je sais bien au pied de quel arbre, allez !

LOUISE.

Comment donc, alors, avez vous pu vous éloigner de cette maison où tant de souvenirs sont attachés ?

ALBERT, se dérobant.

Que voulez-vous ? j'avais vingt ans...

LOUISE, finement.

A la bonne heure ; voilà une raison...

ALBERT, affectant la légèreté.

Meilleure qu'on ne croit. A cet âge, il nous prend à nous autres, mauvais sujets, un impérieux besoin de voir, de savoir, de courir...

Digitized by Google

LOUISE.

Où cela?

ALBERT.

Droit devant nous au-devant des aventures.

LOUISE.

Soyez franc, mon ami, vous aviez le cœur trop gros pour songer aux aventures?

ALBERT.

Qui vous fait supposer cela?

LOUISE.

J'ai le malheur d'avoir de très-bons yeux...

ALBERT.

Eh bien! c'est vrai, j'avais le cœur gonflé! Mon père se remariait, je voyais là une profanation et je partis, non avec l'arrière-pensée de protester, je ne me permettais pas de juger la conduite de mon père; non, je partis parce que je ne me sentais pas le courage d'assister à cela, sans pleurer. C'était dur, après tout, de penser qu'une inconnue allait s'asseoir à la place où, en clignant les yeux, j'apercevais l'ombre de celle qui m'avait tant gâté, tant choyé, tant aimé!

LOUISE.

Et il ne vous en vint pas du regret!

ALBERT, se dérobant.

Si, un jour...

LOUISE, doucement railleuse.

Qu'il pleuvait!...

Digitized by Google

ALBERT.

Vous me blâmez donc, Louise?

LOUISE.

Je n'en ai pas le droit...

ALBERT.

Vous vous trompez. Il n'y a peut-être que vous au monde à qui je le reconnaisse.

LOUISE.

Ce n'est pas un blâme, Albert, c'est un profond regret. Votre père a compris, et vous lui avez causé un violent chagrin. Eh! tenez, c'est parce qu'il dure encore ce chagrin que j'ai abordé ce sujet. Ne voyez-vous donc pas, à la peine qu'il se donne pour amener de l'intimité entre sa femme et vous, que votre réserve le tourmente?

ALBERT.

Ma réserve!... Je la connais à peine sa femme.

LOUISE.

Avouez que vous trouveriez tout charmant de sa part, si elle ne s'appelait pas madame Cernol...

ALBERT.

Tout charmant!... Vous allez un peu loin, peut-être.

LOUISE.

Oui, je sais! Je sais qu'en dehors des questions de personnes, vous trouvez la maison sur un pied qui vous choque un peu. Mais à qui la faute? A vous, mon ami, à vous seul.

ALBERT.

A moi?

Digitized by Google

LOUISE.

Qui sait si, vous présent, le ton et les habitudes de la maison eussent été si sensiblement modifiés?

ALBERT, souriant.

Ah çà, mais, vous me grondez, Louise?

LOUISE.

Non. Je me souviens seulement de tout ce que je dois de reconnaissance à ceux qui m'ont recueillie et je vous dis, à vous, Albert, prenez garde de vous laisser influencer par une idée préconçue.

(Depuis un moment Albert regarde fixement dans le parc. Il se lève.)

ALBERT, autre ton.

Vous avez de bons yeux. Louise? venez... Voyez-vous, ce jeune homme qui traverse la prairie?...

LOUISE, inquiète, à part.

Monsieur de Bliac!...

ALBERT.

Voyez. Les domestiques sont si bien habitués à sa présence et à ses façons qu'ils ne se dérangent même pas pour l'annoncer.

LOUISE, sur ses gardes.

Eh bien?

ALBERT.

Savez-vous ce qu'on dit? On dit que ce jeune homme est l'amant de ma belle-mère.

Digitized by Google

LOUISE.

Qui dit cela?

ALBERT.

Ah!... un être insaisissable : le monde.

LOUISE.

Et vous le croyez?

ALBERT, lui prenant les mains et l'attirant près du siége où il s'assied.

Louise, ma mère vous a bercée sur ses genoux, vous avez grandi à l'ombre de ce toit, il ne se peut pas que l'honneur de la maison vous soit indifférent. Eh bien! moi, qui ai pour vous un respect et une tendresse infinis, je vous en conjure, la vérité?

LOUISE, sans hésiter.

C'est un mensonge!

ALBERT.

Les domestiques ont d'étranges sourires pourtant.

LOUISE.

Ah!... des domestiques!...

ALBERT.

Toute ma famille se tient à l'écart.

LOUISE, vivement.

Il ne m'appartient pas de parler librement de votre famille, mais... je la crois plutôt disposée à accueillir...

ALBERT.

Un mensonge?

Digitized by Google

LOUISE, ferme.

Oui, un mensonge!

ALBERT.

Pourquoi donc êtes-vous pâle en disant cela? pourquoi votre voix est elle brève et votre main tremblante?

LOUISE.

Pourquoi? Parce que vous me faites peur; parce que je vous aime assez pour craindre de vous voir commettre une mauvaise action...

ALBERT.

Une mauvaise action?

LOUISE.

A mes yeux, oui, rien de moins! (Sur un mouvement d'Albert.) Ah! il est possible que je n'entende pas les choses à votre gré, mais je devine vos intentions, et à cette idée, tout en moi se révolte et vous blâme absolument. Je veux oublier que votre père est mon bienfaiteur, je ne vois qu'une chose, c'est un homme de bien, dans la plus rigide acception du terme. Or, il est heureux, nul ne mérite plus que lui de l'être et je n'admets pas que, sur des soupçons, on l'expose à finir misérablement.

ALBERT.

Mais si ces soupçons sont fondés; si...

LOUISE, l'interrompant, avec force.

Quand même! C'est votre père et votre premier devoir envers lui serait de respecter son erreur, si cette erreur le rendait heureux.

ALBERT.

Ah!...

Digitized by Google

LOUISE.

Quoi ! il aura passé le meilleur de sa vie à travailler au bonheur des autres ; il aura été bon, tendre, généreux et de votre autorité privée, vous oseriez souffler sur l'illusion qui l'enchante ?... Vous ne l'aimez donc pas ? et si vous ne l'aimez pas, de quel droit ?

ALBERT.

Louise, vous êtes femme et vos sentiments sur la famille et l'honneur sont d'un idéal autre que...

LOUISE, l'interrompant.

Ah ! pensez-en ce que vous voudrez, mais, ou je suis idiote, ou il n'est pas vrai qu'un fils, sous prétexte d'honneur à venger, ait le droit de détruire le bonheur de son père, non ! Et ce que vous supposez fût-il certain, vous ne l'auriez pas encore, ce droit-là. Ma raison, ma conscience vous le refusent !

ALBERT.

Allons donc !...

LOUISE.

Ah ! du moins, prenez garde à vous-même, Albert !... Que lui répondriez-vous à ce père, à jamais humilié, désolé, si le lendemain, il venait vous dire en pleurant : « Tu l'as chassée, assurant qu'elle me déshonorait ; tu as bien fait sans doute ; mais... la preuve !... »

ALBERT, frappé.

La preuve?..

(Léger silence.)

Digitized by Google

LOUISE, à part.

On dirait qu'ils ont entrepris de le faire mourir de chagrin !

VOIX EXTÉRIEURES.

Vive M. Albert !

SCÈNE II

LES MÊMES, CERNOL.

CERNOL, avant d'entrer.

Eh! oui, vive M. Albert... Tiens, je vous cherchais. (A Albert.) Les entends-tu? en voilà j'espère de l'enthousiasme... je l'arrose, il est vrai; mais il n'en est pas moins sincère, va ! (A Louise.) Où vas-tu ?

LOUISE.

Porter ce bouquet au salon.

CERNOL.

Non, reste. Nous sommes en famille, j'ai à vous parl r, à tous deux, d'une affaire... (souriant) sérieuse.

LOUISE.

A moi aussi ?

CERNOL.

A toi surtout, ma belle.

Digitized by Google

LOUISE.

Heureusement vous souriez, parrain, sans quoi je croirais que vous vous moquez un peu de moi.

CERNOL.

Que veux-tu! J'ai beau faire : quand je te regarde et que je songe à ce dont il s'agit, je ne puis m'empêcher de rire... Es-tu comme moi, Albert ? Est-ce que tu parviens, toi, à te mettre dans la tête que ce bambin qui me grimpait aux jambes, soit devenu une demoiselle? Te l'imagines-tu sans sa poupée et sans cette formidable tartine, qu'elle posait gravement, du côté des confitures! sur tous les meubles du salon?... Cependant, mon ami, il faut en prendre son parti, car voilà ce grave personnage qui est sur le point de m'être demandé en mariage.

ALBERT, très-vivement.

Louise ?

CERNOL.

Pourquoi pas ?

LOUISE.

Quelle idée!

CERNOL.

Eh! eh! l'idée n'est pas déjà si sotte! et je tiens que celui qui croirait y risquer une folie, aurait mieux à faire, ensuite, que de s'en repentir!

LOUISE, finement.

Ne jurons de rien!

CERNOL.

Laisse-moi donc tranquille : tu es la meilleure âme du monde!

Digitized by Google

LOUISE.

Ce n'est pas à moi de vous contredire là-dessus, mon parrain. D'ailleurs, avant que d'en savoir exactement le fin mot, nous avons le temps de nous préparer.

CERNOL.

Le temps ? pas du tout : toute affaire cessante, au contraire, car il est probable qu'aujourd'hui ce sera chose faite.

LOUISE.

Aujourd'hui... (Riant.) Mais alors, parrain, il y a péril en la demeure.

CERNOL.

Péril, pour qui ?

LOUISE.

Ah ! pas pour moi, certainement.

CERNOL.

Parce que ?

LOUISE.

Je ne tiens pas à me marier.

CERNOL.

Oui, oui !... on sait ce que parler veut dire et je parie qu'en nommant la personne qui...

LOUISE.

Gardez-vous-en bien, mon parrain. Il n'y a nulle arrière-pensée de ma part, je vous répète que je ne tiens pas à me marier.

Digitized by Google

CERNOL, fin.

Pas même à M. le comte de Bliac ?

LOUISE, attérée.

M. de Bliac ?

CERNOL, à Albert.

Ah !... on ne rit plus, tu vois. Il n'y a plus « péril en la demeure »... Ah çà ! tu crois donc que je n'y vois pas clair ? Mais, chère petite, fussé-je aveugle-né, que ma volonté de te rendre heureuse me douerait de clairvoyance. — Voyons, Louise, remets-toi ; la chose est simple en somme...

LOUISE.

Vous vous méprenez, mon parrain ; ce mariage est impossible.

ALBERT, qui l'observait.

Impossible ? Pourquoi donc, Louise ?...

LOUISE, à part et baissant les yeux devant le regard d'Albert.

Mon Dieu !...

CERNOL, à Albert.

Je vais te dire : jusqu'ici, je n'ai pas cru devoir lui rendre des comptes de tutelle ; elle ignore sa situation de fortune et suppose qu'il lui est interdit de prétendre si haut !... Mais il est temps de te fixer sur ce point, ma chère enfant, tu n'es pas seulement une belle et brave fille, tu es aussi un très-bon parti, comme disent les grands parents... Cependant, ne regrette pas trop de n'en avoir rien su, jusqu'à présent, car, après tout Bliac, qui n'en sait pas plus que toi, te recherche de la façon la plus désintéressée et tu peux te vanter d'être aimée... pour tes beaux yeux.

Digitized by Google

ALBERT.

Eh bien, Louise?

LOUISE.

Se peut-il vraiment que M. de Bliac ait le projet de m'épouser?

CERNOL, riant.

Est-ce que tu as peur à présent que je ne m'illusionne; tu demandes des gages? Ah çà! crois-tu que s'il me restait l'ombre d'un doute, je m'exposerais à te causer cette fausse joie.

LOUISE, accablée, à part.

Une fausse joie!

CERNOL.

Fie-t'en à moi, ma belle; il y a assez longtemps que je l'observe pour être certain de mon fait. Au surplus, j'ai un peu mieux que mes observations et ma conviction personnelles. Une conversation que j'ai eue avec le notaire de Maurice, les a confirmées pleinement.

LOUISE, à part.

Ce serait possible!...

CERNOL, à Albert.

Quand tu le connaîtras bien, ce garçon, tu t'en feras certainement un ami.

ALBERT, à part.

Je rêve, moi!...

CERNOL.

C'est qu'il s'est conduit, en cette circonstance (j'ai appris cela du notaire), avec une délicatesse exquise. Supposant que

Digitized by Google

Louise est sans dot, ou à peu près, il n'a trouvé rien de mieux, pour qu'elle n'eût point à subir une diminution de bien-être, que de convertir ses propriétés en rentes. Ce bois, ce château, où nous chassons cette nuit, c'est vendu. Il y tenait pourtant, son père y est mort. Je t'avoue même que j'en ai quelque scrupule; car, enfin, sur un mot d'explication, je lui eusse évité ce sacrifice. Mais, comme il a mis en vente d'autres propriétés qu'il possède dans le Midi, et que tout n'est pas encore terminé de ce côté-là, je crois devoir, dans l'intérêt commun, amener cette explication le plus tôt possible. Est-ce ton avis?

ALBERT.

Certainement.

CERNOL.

Eh bien, ce soir, durant la chasse, je le mettrai au pied du mur, et il faudra bien qu'il formule sa demande. (A Louise et plaisantant.) Vous m'y autorisez, ma belle demoiselle?

LOUISE.

Mais, parrain, n'est-il pas mieux d'attendre que, de lui-même, il en vienne...

CERNOL.

Eh! n'aie pas peur! Je ne vais pas lui jeter notre enfant à la tête!

ALBERT.

Il faut dire seulement ce que vous en pensez.

LOUISE.

De quelle utilité, si...

CERNOL, riant.

En effet, c'est au moins superflu.

Digitized by Google

ALBERT.

Comment?

CERNOL.

Est-ce que les femmes savent dissimuler leurs penchants !...

LOUISE, énervée.

Mais ne va-t-on pas dire que je l'ai encouragé?... Mais, mon parrain, c'est faux, jamais, je...

CERNOL.

Calme-toi ! on ne te reproche rien.

ALBERT, insistant.

Certainement, Louise. Et il ne s'agit que d'une chose. Mon père vous demande une réponse précise, voilà tout.

CERNOL.

Voilà !

LOUISE, à part.

Quelle torture !

(Elle s'appuie à la table.)

ALBERT.

Qu'avez-vous

LOUISE, ferme.

Rien... N'est-il concevable que, le premier moment de surprise... Je m'attendais si peu à cela, moi... Et puis, l'idée de vous quitter. Je suis si bien ici !

CERNOL.

Nous quitter? pourquoi donc? au contraire. Le toit est assez vaste pour abriter un bonheur de plus.

Digitized by Google

LOUISE, très-troublée.

Ah ! on vivrait ici ?

CERNOL.

A moins que tu ne préfères une séparation...

LOUISE.

Moi ? non...

ALBERT, insistant.

Eh bien! Louise ?

CERNOL, bonnement.

Ne la tourmente pas !...

LOUISE, vivement.

Il ne me tourmente pas. C'est tout simple ; il faut avoir le courage de vouloir ce qu'on veut. Et puisque vous avez pénétré mes dispositions, parrain, si la demande est faite, vous direz que... que je suis prête...

CERNOL, enchanté.

Allons donc ! embrasse-moi... Tiens, le voilà, là-bas qui donne ses ordres pour la chasse. (Il est remonté, appelant.) Maurice...

ALBERT, bas.

Louise, vous aimez M. de Bliac ?

LOUISE.

Puisque je l'épouse.

ALBERT.

Et moi qui revenais afin de vous offrir ma vie.

Digitized by Google

LOUISE, attérée.

Vous ?... (Autre ton.) Allons, c'est une épreuve.

ALBERT, vivement.

Sur ce qu'il y a de sacré au monde ?

LOUISE.

Vous m'aimez, vous !... Ah ! bien... que voulez-vous !... que voulez-vous !...

(Elle sort vivement suffoquée par l'émotion.)

SCÈNE III

CERNOL, ALBERT.

CERNOL, appelant.

Maurice ..

VOIX EXTÉRIEURES.

Vive M. Albert !

CERNOL.

Il ne m'entend pas... Tiens, où est-elle donc ?

ALBERT.

Elle est partie...

CERNOL.

Chère enfant ! l'as-tu vue !... hein !...

ALBERT.

Je ne sais pourquoi ; mais son trouble m'a paru excessif.

Digitized by Google

CERNOL.

Écoute donc aussi! Nous lui avons fait faire un rude effort après tout. Elle doit être dans quelque bosquet, tremblante, enchantée, se demandant si c'est bien vrai!...

ALBERT.

Dis-moi, père.

CERNOL.

Eh?

ALBERT.

Es-tu bien sûr, enfin, qu'elle aime M. de Bliac?

CERNOL.

En voilà une question!

ALBERT.

Son émotion m'a frappé. Là en partant, elle pleurait, j'en suis persuadé.

CERNOL, bonnement malicieux.

Elle pleurait? Eh bien! les femmes!..... Il pleut, il fait beau temps; tu sais bien, c'est sans conséquence!... Au surplus, mes preuves sont nombreuses et anciennes déjà. Si tu l'avais vue cet hiver, à Paris, quand parfois, je venais travailler au salon. Dès que Maurice arrivait... (et il arrivait tous les soirs; remarque : tous les soirs!...) quand il arrivait, dis-je, il se produisait dans sa tenue, à elle, une transformation significative! Calme et enjouée, jusque-là, elle devenait tout à coup affairée; elle se levait, allait, venait ne tenant plus en place. Maurice, lui, crainte de laisser passer ce qu'on savait mieux que lui, la saluait à peine, et, bravement! allait s'asseoir près d'Amélie, causant, avec elle, à voix basse, pour

Digitized by Google

ne pas m'empêcher d'écrire. Alors, vois-tu, c'était une comédie! Si tu avais vu l'anxiété de Louise! Il y avait dans son regard une inquiétude... jalouse! Ah! je t'assure: jalouse! Dam! Amélie est jeune, jolie, aimable! Et la pauvre fillette ne réfléchissait pas... Quand ses yeux rencontraient les miens, il s'y trouvait, à son insu, une expression d'effroi étrange, et l'on eût dit qu'elle me suppliait d'intervenir, de rompre, cette sorte de tête-à-tête qui absorbait... (appuyant gaiement) *son* Maurice...

ALBERT.

Achève!...

CERNOL.

Je me souviens, qu'une fois, touché de cette prière muette, je me levai, et remettant mon courrier au lendemain, je rendis la conversation générale... Quand elle vint me dire bonsoir; ensuite... Ah! mon ami, avec quelle effusion elle m'embrassa. Et je ne jurerais pas qu'une petite larme ne fût logée entre ses cils!

ALBERT, à part.

Que croire?

CERNOL.

C'est enfantin et c'est très-beau! va! J'en suis revenu des gens qui veulent que la poésie soit d'un autre monde. S'ils l'avaient vue cette enfant! comme elle eût fait pâlir toutes leurs poitrinaires!... Et note qu'elle n'a pas même de tiraillements d'estomac!... Au surplus, tout cela s'est passé sous les yeux de ta belle-mère; s'il te reste un doute...

ALBERT.

Ah!... elle sait?

CERNOL.

Ma femme? parbleu!

Digitized by Google

ALBERT.

Et elle consent ?...

CERNOL.

Amélie ? Elle est pour plus de moitié dans tout cela. D'abord elle adore ma filleule. Tu ne la connais pas, mon ami !... C'est tout simple du reste, en huit jours, et huit jours de fête, on ne peut s'apprécier... Mais le temps fera son œuvre ! Tu verras ! tu verras ! La première fois que vous rirez ensemble, vous vous trouverez les meilleurs amis de la terre !... Et je serai si content ! Ah ! la voici !...

SCÈNE IV

LES MÊMES, AMÉLIE.

ALBERT, à part.

Allons ! je voyais trouble.

CERNOL, à Amélie.

Nous en avons le fin mot, ma chère.

AMÉLIE.

Ah ! Louise consent ?

CERNOL.

Elle en pleurait de joie. Pas vrai, Albert ?

ALBERT.

Elle était fort émue, en effet.

Digitized by Google

CERNOL.

Voilà la moitié de la besogne faite... la plus facile, il est vrai. Et pour avoir raison du tout, il ne nous reste plus qu'à convenir de nos faits et gestes, durant cette nuit.

AMÉLIE.

C'est décidément cette nuit ?

CERNOL.

Oui, oui ! assez de diplomatie en partie triple. J'aime les situations nettes. Le monde est mauvais, voyez-vous ; il impute volontiers à mal ce qu'il ne comprend pas du premier coup. Un chef de famille doit songer à tout, et je ne veux pas que les assiduités de Maurice en arrivent à faire jaser les bonnes âmes qui compromettent leur part de paradis, en médisant du prochain. Et puis, voilà huit jours que la maison de Paris n'a vu l'œil du maître, il est indispensable que j'y passe la journée de demain.

AMÉLIE, à part.

Demain !

ALBERT.

Si tu veux, père, je t'accompagnerai...

CERNOL.

Toi ? pourquoi cela ?

ALBERT.

J'ai quelques personnes à voir à Paris...

CERNOL, fin.

Ouais !... sois franc : tu te dis que les choses étant tirées au clair, cette nuit, Bliac ne manquera pas, dès demain, d'arriver le bouquet traditionnel à la main, pour commencer à faire sa cour, et...

Digitized by Google

ALBERT.

Ce n'est pas cela...

CERNOL.

Menteur ! Après tout, qui te dit que je ne sois pas logé à la même enseigne. C'est dur aussi ! Penser que cette petite que nous avons élevée, qui était toute à nous, va nous préférer... Si tu as des enfants, tu verras comme on pleure quand ils partent !...

ALBERT.

Père !

CERNOL.

Je dis ça... sans allusion, mon ami... Que veux-tu : c'est la vie. Mais si tu m'en crois tu t'efforceras de te distraire de cette idée ; tu finirais par le prendre en grippe ce diable de Maurice... C'est donc entendu : nous partons ensemble... lâchement ! Et je crains bien, ma chère, que nous ne rentrions que juste à l'heure du dîner... (A Albert.) Pas vrai !...

SCÈNE V

LES MÊMES, LOUISE.

ALBERT, à part.

Je suis revenu trop tard !... C'est dommage.

LOUISE.

Parrain...

Digitized by Google

CERNOL.

Te voilà, toi? (A Albert.) Vois sa mine! (A Louise.) Qu'est-ce que tu veux?

LOUISE.

C'est votre courrier qui vient d'arriver.

(Elle lui tend un paquet de lettres.)

CERNOL.

Merci, ma belle, mais les affaires, à demain.

(Il prend les lettres et les pose sur la table, tout en y jetant un coup d'œil sommaire.)

LOUISE.

Et puis, M. de Bliac désire vous demander si vous avez à donner des instructions particulières.

CERNOL.

Pour ce soir? Certainement. Où est-il?

LOUISE.

Il me suit.

CERNOL.

Bon!... (Repoussant les lettres.) A demain. (Y revenant aussitôt et avec surprise.) Tiens! qu'est-ce que c'est que ça? (Lisant l'enveloppe.) « Administration générale des postes. — Lettre retournée à » son auteur. »

AMÉLIE, à part, avec un mouvement d'effroi.

Ah!...

Digitized by Google

ALBERT, à part et frappé de l'anxiété d'Amélie.

Qu'a-t-elle donc?

CERNOL.

Quelque affaire manquée?...

(Il va pour la décacheter.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, MAURICE, FIRMIN.

MAURICE, entrant vivement.

Mesdames... (A Cernol.) Pour ce qui me concerne, tout est prêt. Je vous amène Firmin, qui dirigera la battue, à la tête de vos ouvriers; si vous avez des ordres à ajouter...

CERNOL.

Certainement, vous permettez? (Il laisse la lettre sur la table et remonte jusqu'à Firmin qu'il entraîne au fond.) Convenons de nos faits, mon brave...

AMÉLIE, très-troublée, bas à Maurice.

Prenez garde...

MAURICE, bas.

Qu'avez-vous?

AMÉLIE, éperdue.

C'est fini, c'est fini!

MAURICE.

Que voulez-vous dire?

Digitized by Google

AMÉLIE.

Cette lettre égarée...

MAURICE.

Eh bien ?...

AMÉLIE, montrant la lettre.

La voilà... (Albert qui les observait, va à la table et prend la lettre.)

AMÉLIE.

Ah !

(Elle tombe assise, à demi cachée par Maurice.)

LOUISE, bas à Albert.

Que faites-vous ?

ALBERT, lui montrant la lettre.

La preuve !

LOUISE.

Au nom de ciel, Albert.

ALBERT, brisant le cachet.

Allons donc !

(Il lit.)

CERNOL, à Firmin.

C'est compris ?... Bien. Allez, mon garçon. (Il redescend.) Mon cher voisin, si vous voulez, nous... (Se souvenant.) Ah ! pardon. Où est cette lettre ?

LOUISE, bas à Albert.

Je vous en supplie ! Pour moi, pour moi !...

CERNOL, à Albert.

Ne te gêne pas ! Tu l'as prise ?

Digitized by Google

ALBERT, continuant de lire.

Elle est pour moi, père. Un ami à qui j'annonçais mon retour, et que je pensais retrouver...

CERNOL.

Après cinq ans? On a dû l'exproprier cinq fois, mon ami... Nous le chercherons demain.

ALBERT, pliant la lettre et regardant fixement Maurice.

Non, père, demain, je n'irai pas à Paris !...

(Rideau.)

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME

Chez Cernol, le lendemain. Un salon. Porte au fond et de côtés, au rez-de-chaussée.

—

SCÈNE PREMIÈRE

FIRMIN, seul, qui paraît attendre.

Qu'est-ce qu'ils me veulent?

SCÈNE II

FIRMIN et LUCETTE.

LUCETTE, un petit paquet à la main.

Ah! Firmin... Êtes-vous un homme sur qui l'on puisse compter dans les grandes occasions?

FIRMIN.

A votre service, Lucette.

LUCETTE.

Ce n'est pas à mon service, hélas!

Digitized by Google

FIRMIN.

Ah!... Qu'est-ce qu'il y a, voyons?

LUCETTE.

Il y a... il y a du vilain, ici...

FIRMIN.

Je m'en doute.

LUCETTE.

Ah!

FIRMIN.

C'est facile à deviner. Cette chasse d'hier, que M. Albert a fait manquer, et à laquelle madame n'a pas assisté, sous prétexte d'indisposition.

LUCETTE.

C'est la vérité.

FIRMIN.

Elle était malade comme moi. Toute la nuit elle s'est promenée chez elle, pendant que de son côté M. Albert arpentait l'allée, sous ses fenêtres, comme s'il y eût été posté en sentinelle. Il ne faut pas être sorcier pour flairer du grabuge. Et si vous attendez quelque chose de moi, dites tout, quoi que ce soit, on y est fait, allez; les bourgeois c'est du si drôle de monde.

LUCETTE.

Vous ne direz rien?

FIRMIN.

Qu'est-ce que j'y gagnerais?

Digitized by Google

LUCETTE.

Eh bien, Firmin, il faudrait quand vous aurez conduit monsieur à la station, il faudrait ne pas dételer.

FIRMIN.

A cause?

LUCETTE.

Madame s'en va.

FIRMIN.

Pour de bon?

LUCETTE.

Oui; elle quitte la maison.

FIRMIN.

Là !... vous ne m'étonnez pas, figurez-vous bien. Je l'ai parié de cent sous, au jardinier.

LUCETTE.

Voyons, Firmin, peut-on compter sur vous?

FIRMIN.

C'est grave!...

LUCETTE.

Ah! ne craignez rien. (Montrant le paquet.) Voilà tout ce qu'elle emporte, tenez.

FIRMIN.

Ça fend l'âme! Mais elle est bien bonne aussi. C'est moi qui aurais dit au fils : « Ah çà! qu'est-ce que ça vous regarde? »

Digitized by Google

C'est vrai, ça ; il est venu jeter la zizanie dans tout, ce garçon-là.

LUCETTE.

Pas moins...

FIRMIN.

Et où est-ce qu'il s'agit d'aller?

LUCETTE.

A Paris.

FIRMIN.

Diantre : cinq lieues, et autant pour revenir. Je dis ça, c'est pour mes bêtes.

LUCETTE.

Nous vous quitterions sur la route, au premier remise qui se rencontrerait.

FIRMIN.

Vous en êtes?

LUCETTE.

On ne peut pas la laisser là!

FIRMIN.

Allons, passez-moi le paquet, je le cacherai dans le coffre. (Riant.) Dites donc : Le patron qui sera assis dessus...

Digitized by Google

SCÈNE III

LES MÊMES, AMÉLIE.

LUCETTE, bas, à Firmin.

Chut! (A Amélie.) La voiture sera aux ordres de madame.

AMÉLIE.

Firmin, veuillez monter chez M. Albert, dites-lui que je le prie de se rendre ici. (Il sort.)

LUCETTE.

Madame...

AMÉLIE.

Ne vous inquiétez pas, Lucette. J'aimerais mieux partir ouvertement.

LUCETTE.

Resterai-je auprès de madame?

AMÉLIE.

Non, ma fille. Dès que M. Albert sera descendu, rentrez...

LUCETTE.

Madame ne craint pas!...

AMÉLIE, à elle-même, après un signe négatif.

Hélas! je n'ai plus rien à craindre... Le voici... Allez, allez, Lucette.

Digitized by Google

SCÈNE IV

AMÉLIE, ALBERT.

Lucette ne sort qu'après l'entrée d'Albert.

ALBERT, très-calme.

Que me voulez-vous?

AMÉLIE.

Je voudrais vous supplier de m'entendre.

ALBERT.

A quoi bon! je ne suis pas votre juge. Vous ne prétendez pas vous excuser, n'est-ce pas?

AMÉLIE.

Non. Mais...

ALBERT.

Et vous accuser serait superflu ; ainsi...

AMÉLIE.

Votre sang-froid m'épouvante.

ALBERT.

Bah!...Soyez certaine que vous n'avez personnellement rien à redouter de moi... Tenez, voilà votre lettre...

AMÉLIE, refusant.

Non... (Albert la déchire avec indifférence). Je ne vous demande

Digitized by Google

qu'une chose : ce que vous avez résolu à mon égard. Dites-le-moi ; quoi que ce soit, je suis prête à m'y conformer.

ALBERT.

Je n'ai aucune résolution à prendre à votre égard, vous portez notre nom, et vous êtes protégée par le souvenir de celle qui le portait avant vous.

AMÉLIE.

Mais, enfin, vous avez une idée, vous avez un dessein...

ALBERT.

Ah ! vous voulez savoir ce que je compte faire ? Je ne voudrais pas vous insulter, madame ; mais, Dieu merci ! cela ne vous regarde pas.

AMÉLIE.

Mais voyez donc que mes idées se heurtent dans mon cerveau ; voyez donc que ma conscience est inerte sous le déchirement du remords, je ne sais que faire pour inspirer de la pitié. Un seul instinct survit : me jeter à genoux et pleurer en demandant pardon... (Vivement.) Ah ! voulez-vous que je me tue ? Dites-le moi, vous verrez !...

ALBERT.

Vous tuer ? Et c'est là tout ce que votre raison et votre cœur vous dictent ? (S'animant à mesure.) Ainsi, cette maison, cette chère maison où, à votre arrivée, il y avait tant de joie, où la vie se passait au grand soleil, où tout était honnête et limpide, vous y aurez introduit l'élément le plus pitoyable et le plus humiliant : la galanterie ! De cet homme, brave et loyal, grand par les sentiments et l'intelligence, qui vous y amenait triomphant, vous aurez fait un pauvre homme, dont la bonté confiante égaie les commères et les faquins ; d'honoré qu'il était vous l'aurez rendu risible même pour ceux qui le ser-

Digitized by Google

vent... Il y avait une jeune fille près de vous, vous aurez éteint son insouciante gaieté, en lui donnant le spectacle des plus laides choses... Moi, enfin, moi qui ne vous ai rien fait, vous m'aurez mis de la honte plein le cœur. Et quand l'intrigue est découverte, quand vous vous rendez compte peut-être du mal que vous avez fait à des innocents, il ne vous viendra, pour y remédier, s'il est possible, il ne vous viendra que la vulgaire pensée du suicide?

AMÉLIE, accablée.

Ah!

ALBERT, amer.

C'est logique! Pour vous qui, en somme, n'êtes peut-être qu'une dupe de plus d'un idéalisme faux, écœurant et stupide, il y a dans cette mort une sorte de poésie lamentable qui, à vos yeux, vous vaudrait le piédestal du martyre et vous donnerait le banal courage de vous tuer!... Eh bien, après? ceux que vous avez déshonorés le seront-ils moins? Ceux qui pleurent seront-ils consolés?

AMÉLIE.

Mais que voulez-vous que je fasse, moi! Je vous dis que je suis aveuglée par la douleur.

ALBERT.

Attendez jusqu'à ce soir.

AMÉLIE.

Ce soir, monsieur! qu'allez-vous faire?

Digitized by Google

ALBERT.

Ah! rien de bien merveilleux, rien d'héroïque. Je vais aller trouver votre... Je vais aller trouver M. de Bliac. L'un des deux tuera l'autre, et si c'est moi qui succombe...

AMÉLIE, cachant son visage dans ses mains.

Ah! c'est horrible!...

ALBERT.

Quand vous verrez un crêpe au chapeau de mon père, peut-être comprendrez-vous enfin...

AMÉLIE, éperdue.

Non! ah! non, pas cela. Je ne veux pas avoir votre mort à me reprocher. Faites de moi ce que vous voudrez; mais pas cela! j'aime mieux tout avouer, qu'on me chasse plutôt... Ah! monsieur, s'il vous reste de la pitié, laissez-moi disparaître à jamais, laissez-moi partir.

ALBERT, furieux.

Partir! malheureuse!

AMÉLIE, vivement.

Ah! seule!... seule!...

ALBERT.

Et où pourriez-vous aller?

AMÉLIE.

J'irai me cloîtrer dans une cellule, d'où je ne sortirai plus.

ALBERT.

Et que pensera mon père?

Digitized by Google

AMÉLIE.

Il ne faut pas qu'il me regrette. Vous lui direz que je l'ai trahi, que je ne mérite même pas sa colère. Vous resterez près de lui, vous et Louise vous calmerez sa peine... Oh! je vous en conjure, laissez-moi partir.

ALBERT, avec force.

Je vous le défends!

AMÉLIE, hors d'elle.

Mais...

ALBERT.

Je vous le défends, entendez-vous! Votre vie ne vous appartient plus; vous nous la devez tout entière!

AMÉLIE.

Ah!...

ALBERT.

Vous ne comprenez donc pas que celui qui vous a tout sacrifié ne survivrait pas à votre abandon?... Pauvre femme!... Vous resterez donc près de lui ; le reste me regarde seul. Et qu'il vous en coûte ou non, il faut en prendre votre parti ; car voilà précisément ce que j'exige de vous, ce que je veux.

SCÈNE V

LES MÊMES, CERNOL. Cernol est entré et a entendu la dernière phrase de son fils.

CERNOL, indigné.

Hein!

Digitized by Google

AMÉLIE.

Lui !

CERNOL.

Ce qu'il exige, ce qu'il veut ?

AMÉLIE.

Non, non...

CERNOL.

Et tu pleures !... Rentre, Amélie, rentre.

AMÉLIE.

Pour Dieu !...

CERNOL, avec autorité.

Rentre.

(Il la conduit jusqu'à la porte de côté et l'oblige à sortir.)

ALBERT, à part, souriant tristement.

Quels adieux !...

SCÈNE VI

CERNOL, ALBERT.

CERNOL, animé.

Ah çà !... est-ce l'intelligence, ou le cœur qui te manque ?

Digitized by Google

ALBERT.

Père...

CERNOL.

Ce n'est pas à ton père qu'il faut répondre ; c'est au défenseur de celle que tu insultes. Que t'a-t-on fait, pour que tu en viennes là ? Qu'as-tu contre elle enfin? Depuis huit jours il n'y a pas d'indignités dont tu ne l'aies abreuvée. Tu crois donc que je ne vois rien? Que s'est-il passé hier encore, pour qu'elle se soit enfermée chez elle? Tu la détestes donc? Pourquoi?

ALBERT.

Mais...

CERNOL, l'interrompant vivement.

Mais aie donc la loyauté et la franchise de la haine ; avoue donc qu'elle te gêne et que tu as entrepris de la réduire à m'abandonner! Sont-ce tes oncles qui t'ont donné ce digne conseil ?

ALBERT.

Mes oncles ?

CERNOL.

Avant toi, ils se sont appliqués avec persévérance à éloigner de moi tout ce qui m'est cher, femme, amis : tout leur portait ombrage !... Mais je t'en préviens, tu n'y réussiras pas mieux. Je suis ici, chez moi, je suis le maître ; il faut qu'on s'accommode de la présence de ma femme et je veux que mon fils ait pour elle de la soumission et du respect... ou bien...

Digitized by Google

ALBERT, comme si Cernol lui fournissait le prétexte qu'il cherchait.

Tu as raison, père, il vaut mieux que je parte...

CERNOL, hors de lui.

Oh! c'est odieux! Ainsi tu préfères me quitter?

ALBERT, troublé.

Père, j'ai tort, je le reconnais, je t'en demande pardon. Mais je ne suis pas maître de moi. Le passé m'influence; je ne parviens pas à raisonner, à oublier... j'y retomberais! Père, je t'en supplie... Plains moi, plutôt. Pour ton repos, pour le mien... laisse-moi m'en aller.

CERNOL, avec éclat.

Eh bien! va donc, puisque tu ne m'as jamais aimé!

ALBERT.

Ah!...

CERNOL.

Non! tu ne m'as jamais aimé. Et je ne crois même pas à ces beaux sentiments qui, sous l'apparence d'un culte des souvenirs, dissimulent mal des préoccupations personnelles, égoïstes, avilissantes.

ALBERT, suppliant.

Je t'en prie!

CERNOL.

Non! va-t'en, puisque tu le veux, mais je dégonflerai mon cœur, car je ne suis pas dupe, entends-tu? Tu m'as menti, en prétextant le désir de voyager, pour me quitter jadis, et

Digitized by Google

la mémoire de ta mère n'y était pour rien. Ce qui t'a indisposé, c'est le fait de mon mariage. Tu ne pouvais avoir aucune aversion contre celle que j'épousais; tu ne la connaissais pas. Ce qui te blessait, c'était que je pusse espérer du bonheur en dehors de toi, et cette basse jalousie t'a inspiré la conduite d'un ingrat. Il ne te manque qu'une chose : c'est de t'être ligué avec tes oncles pour le battre en brèche, ce bonheur qui ne vaut rien, à vos yeux, parce qu'il ne dépend pas de vous. (Autre ton.) Mais vous ne voyez donc pas que vous êtes ineptes, tous, vous ne comprenez donc pas qu'en voulant le détruire, vos indignités me le rendent plus cher, et m'attachent à mesure davantage à celle contre qui vous vous êtes acharnés au point d'insinuer des soupçons dont le moindre inconvénient est d'être entachés de lâcheté.

ALBERT, vivement.

Moi ! j'aurais... Ah ! tu me méconnais trop à la fin, et...

CERNOL, haut.

Je vous défends de me parler sur ce ton !

ALBERT, très-respectueux et très-calme.

Je jure sur l'honneur que jamais un mot...

CERNOL, l'interrompant.

Eh bien, alors, qu'as-tu ? que veux-tu ? Sont-ce tes intérêts que tu crois compromis?

ALBERT.

Mes intérêts ? ah !...

CERNOL.

Qui sait !...

ALBERT, accablé.

Ah ! non, c'est trop !...

(Il tombe assis et fond en larmes.)

Digitized by Google

CERNOL, troublé, autre ton.

Albert!... voyons?... C'est le chagrin qui m'emporte, vois-tu.

ALBERT, à lui-même et sanglotant.

Mes intérêts!...

CERNOL.

Je t'ai dit ça... je ne le pense pas. Albert?...

ALBERT, se levant et se jetant au cou de Cernol.

Père!...

CERNOL, très-doux, après l'avoir embrassé.

C'est bien triste aussi de voir ceux qu'on aime le plus au monde ne pas s'aimer entre eux. Elle n'est pas ce que te crois... Mon Dieu! je comprends que, les préjugés aidant, ce titre de belle-mère t'ait laissé des préventions. Ce que je te demande, moi, c'est de l'étudier, de la bien connaître avant que de fixer ton opinion. Loin de moi l'idée de t'influencer, à plus forte raison, de te contraindre; mais si tu savais comme elle a du cœur; si tu voyais les attentions qu'elle a pour ton père, tu en serais touché. Et comme elle est dévouée... digne surtout! Et, entre nous, sais-tu bien, qu'en raison de la différence d'âge elle y a quelque mérite. Mais voilà! tu te mets des idées en tête; tu t'imagines peut-être que je te la préfère. Non, non, mon enfant... toi... toi, tu es mon fils; ce n'est pas la même chose, seulement, dam! elle est femme, elle est jeune... Et je ne suis pas aveuglé, va. Oh! non. Je sais bien qu'elle a certains côtés de caractère... Mais tu es un homme, toi, tu es le plus raisonnable... Voyons, voyons, Albert, il ne faut pas rester là-dessus, hein?

ALBERT, abattu.

O Seigneur!

Digitized by Google

CERNOL.

Va la trouver; non : allons-y ensemble, si tu veux. Je ne te demande pas de lui faire des excuses, oh! non. Tends-lui la main... pour me faire plaisir!... Et ne crains pas d'être reçu avec hauteur. Je ne le souffrirais pas, entends-tu!...

ALBERT, touché, à part.

Pauvre père!

CERNOL.

Tu es mon enfant, après tout.

ALBERT, à part.

Mais non, c'est impossible; comment faire ensuite?

CERNOL.

Allons, Albert, viens!

ALBERT.

C'est au-dessus de mes forces.

CERNOL, doux.

Prends garde d'y mettre un peu d'orgueil.

ALBERT.

Non, je ne puis pas, je ne veux pas!

CERNOL, hors de lui, après un léger silence de consternation.

Tu ne veux pas?... (Se maîtrisant.) Sois donc libre puisque tu es esclave de tes instincts. O malheureux enfant, que ton cœur est sec, si tu me mets en demeure de choisir entre elle et toi? Décide toi-même. Mais ne t'y trompe pas : si, ce soir, en rentrant de Paris, je ne te retrouve pas, c'est pour la vie; tu ne me reverras jamais!... Va, je n'ai plus rien à te dire.

Il fait vivement quelques pas vers la porte et s'arrête comme s'il attendait un mot de son fils. Albert sourit tristement, lui envoie un baiser d'adieu et sort.)

Digitized by Google

SCÈNE VII

CERNOL, puis LUCETTE et MAURICE.

CERNOL. Il se retourne, après un moment, puis avec tristesse.

Il s'en va?... J'ai été bien dur aussi!... (Déterminé.) Eh bien, non! ce n'est pas possible; il ne s'en ira pas: Amélie sera meilleure que lui...

(Fausse sortie. Il s'arrête en entendant la voix de Lucette.)

LUCETTE, au dehors.

C'est qu'il est à peine dix heures et demie, monsieur.

MAURICE, au dehors.

N'importe! je veux savoir. Annoncez-moi.

CERNOL, allant au-devant.

Ah! Maurice. Venez, venez. Vous êtes encore inquiet d'hier? Venez... Laissez Lucette.

(Lucette sort.)

SCÈNE VIII

CERNOL, MAURICE.

MAURICE, à part.

Il a l'air bouleversé. Que s'est-il passé?...

Digitized by Google

CERNOL, venant à lui.

Maurice, je viens réclamer de vous un grand service.

MAURICE.

De moi?

CERNOL.

A quel autre pourrais-je m'adresser? Il s'agit de secrets de famille, mon ami, et je suis accablé! Il existe entre ma femme et mon fils un dissentiment dont je ne puis pénétrer la cause. Et ce matin, il y a eu un éclat entre eux.

MAURICE.

Ce matin?

CERNOL.

Ah! déjà, hier, il a dû y avoir quelque chose; l'absence d'Amélie, cette chasse manquée, tout le prouve. Et vous concevrez ma peine à moi qui les aime également, et qui ne veux pas savoir qui a raison ou tort. Que puis-je prononcer, en effet? Ils sont sincères tous deux; tous deux ils se désolent, et moi, je n'en puis plus!...

MAURICE.

Achevez...

CERNOL.

Tout à l'heure, cependant, j'ai dû intervenir.

MAURICE.

Ah!...

CERNOL.

Et voyez avec quel acharnement ils se butent, puisque, resté avec mon fils, et l'ayant prié de toutes les façons, je

Digitized by Google

n'ai pu obtenir de lui qu'il fît le premier pas, en vue d'un rapprochement. C'est ma faute, peut-être; je me suis emporté; sans le vouloir, j'aurai passé les bornes et le pauvre enfant s'est éloigné... Eh bien! je vous l'avoue, j'ai peur.

MAURICE.

Peur! de quoi?

CERNOL.

C'est un caractère à déterminations brusques, je l'ai menacé durement de ne le revoir jamais, et j'ai peur de ne pas le retrouver ce soir, à mon retour de Paris. On me taxera de faiblesse... qu'on dise! oui, je suis faible à la pensée de finir sans lui.

MAURICE.

Mais que puis-je à cela, moi?

CERNOL.

Vous? Je vous prie de le voir et de me le ramener...

MAURICE, atterré, à part.

Moi?

CERNOL.

Dites-lui qu'en tous cas, il ne se peut pas que nous nous quittions ainsi.

MAURICE.

Mais je le connais à peine, et je crains que mon intervention...

CERNOL.

Ah! il vous écoutera. Il sait des choses, des projets, qui

Digitized by Google

vous permettent de vous placer à son égard sur le pied d'un ami, d'un ami autorisé. Et puis... et puis, je n'ai d'espoir qu'en vous, Maurice; vous ne pouvez me refuser cela.

MAURICE, à part, comme s'il se consultait.

Si je pouvais gagner du temps!

CERNOL, anxieux et doux.

Eh bien, Maurice?

MAURICE.

Eh bien, partez; je vous promets de faire de mon mieux.

CERNOL, ravi.

Ah!

MAURICE.

D'ici à votre retour de Paris, je l'aurai vu.

CERNOL.

Vous croyez que je dois partir?...

MAURICE.

Sans doute. La réflexion l'apaisera.

CERNOL.

Bon! mais ne le perdez pas de vue. Et quand vous l'aurez là, prenez-le bien doucement, n'est-ce pas? Parlez-lui du passé! Qu'il ne parte pas sans m'embrasser, au moins... Dites-lui que c'est au nom de sa mère que je l'en prie. Attendez...

(Il remonte vivement.)

Digitized by Google

MAURICE, à part.

Le malheureux! Je n'ose plus lever les yeux sur lui!

CERNOL.

Ah! Louise, Louise! viens vite, mon enfant.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LOUISE.

CERNOL.

Dis-moi. As-tu aperçu Albert?

LOUISE.

Il passait tout à l'heure d'un pas pressé derrière les massifs

CERNOL.

Et où allait-il?

LOUISE.

Il se dirigeait vers la petite porte...

CERNOL, triomphant.

Dieu soit loué, Maurice! Il est chez vous.

MAURICE, terrifié.

Chez moi?

LOUISE, à part.

Ah! mon Dieu!!

Digitized by Google

CERNOL.

C'est tout simple! Il avait de la peine cet enfant; il cherchait un ami!... Maurice, il y a vingt pas à peine d'ici à la petite porte. Allez, allez vite, Maurice. Allez, je me charge du reste.

MAURICE, à part.

Ah! j'ai peur à mon tour.

CERNOL.

Mais allez donc! S'il allait ne pas vous attendre.

MAURICE, à part.

C'est lui qui m'y envoie!

CERNOL.

Vous hésitez?...

MAURICE.

Puisque vous le voulez... allons!

CERNOL, ravi.

Ah!

(Il remonte.)

LOUISE, à Maurice, bas et avec terreur.

Ah! monsieur...

(Maurice fait un geste de résignation et sort.).

SCÈNE X

CERNOL, LOUISE. Louise reste anéantie, puis vivement à Cernol qui redescend.

LOUISE, éperdue.

Mais, parrain, ils vont...

Digitized by Google

CERNOL, absorbé.

Quoi?

LOUISE.

Mais ils vont... (Le regardant avec stupeur et se maîtrisant.) Ah!...

CERNOL.

Ah çà! qu'est-ce que tu as?... Deviens-tu folle?

LOUISE.

Moi? (Abattue et à part.) Ah! le ciel nous abandonne!

CERNOL.

Ne t'inquiète donc pas... c'était une crise, et nous en voilà hors. Aide-moi plutôt.

LOUISE.

Moi?

CERNOL.

Écoute. Il ne faut qu'un instant pour qu'Albert et Maurice soient de retour, attends-les. Pendant ce temps, je vais voir Amélie, lui parler, elle est bonne, elle ne se refusera pas à un rapprochement, j'en réponds. Pour toi, reste là; guette son retour et quand Albert sera revenu... Ah çà, me comprends-tu?

LOUISE.

Parrain?

CERNOL.

Tu ne m'entends donc pas?

LOUISE.

Si fait, parrain, si fait. Vous n'allez donc pas à Paris?

Digitized by Google

CERNOL.

Tantôt, quand ils se seront embrassés. Pour toi, retiens Albert ici et fais-moi prévenir. Aussitôt, je descends avec Amélie, et, sans phrases, sans grands mots, tout bonnement, comme font les gens qui s'estiment... En somme, il n'y a rien de grave au fond de tout cela, et ma femme n'y mettra aucune susceptilité d'amour-propre, pas vrai?

LOUISE.

Oui, parrain, oui...

CERNOL.

Eh! ne t'afflige pas! Il en est de même dans toutes les familles; mais plus les orages éclatent, moins ils durent, mon enfant. Attends-les et ne t'inquiète pas; je réponds de tout!...

(Il sort.)

SCÈNE XI

LOUISE, seule.

Jeu de scène. — Elle reste un moment clouée à sa place, puis elle s'élance à la porte du fond et s'arrête brusquement avant d'y arriver.

LOUISE, avec terreur.

Non, je n'ose pas regarder.

(Elle descend la scène, écoutant et comme étourdie; puis, suffoquant, elle tombe presque à genoux près d'un siége et pleure. — Un silence.

Digitized by Google

SCÈNE XII

LOUISE, ALBERT.

Albert, un peu défait, paraît au fond, regarde et entre lentement.

ALBERT.

Louise.

LOUISE, se levant vivement.

Vous! (Effrayée.) Mon Dieu!...

ALBERT.

L'honneur est sauf.

LOUISE.

Ah!

ALBERT.

Chut!... Toutes les mesures sont prises pour qu'on ne sache jamais rien.

(Il a un geste d'éblouissement.)

LOUISE.

Ah! vous êtes blessé?

ALBERT.

Oh! moi... je le suis à peine; mais je suis rompu : j'ai failli m'évanouir en rentrant. Ce n'est rien, Louise. Le temps d'attendre que le coupé soit revenu de la station, j'aurai repris des forces. Vous ferez dire au cocher de ne pas dételer, il me conduira au train suivant. Et, ce soir, vous direz à mon père, quand il reviendra de Paris, que...

Digitized by Google

LOUISE.

Votre père? Mais il n'est pas parti.

ALBERT.

Il est ici?

LOUISE.

Il vous attend.

ALBERT.

Mon Dieu! s'il me voit dans cet état, il devinera ce qui s'est passé. Cachez-moi jusqu'à son départ, Louise. Je vais monter dans une chambre des combles. On ne m'a pas vu, ne dites rien. Il ne faut pas qu'il me voie.

LOUISE.

Malheureux!

ALBERT.

Hein?

LOUISE.

Le voici.

ALBERT se raidit, et mettant la main sur son front.

Ah! pourvu... Je suis tout étourdi!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, CERNOL, AMÉLIE.

CERNOL, à Amélie.

Tu vois qu'il est bon; il est revenu. (Il hésite, puis vient à Albert.) C'est oublié, n'est-ce pas?

Digitized by Google

ALBERT.

Excuse-moi, père, j'avais tort...

CERNOL, à Amélie.

Tu vois !... Tu restes avec nous?

ALBERT.

Oui, père... c'est-à-dire : permets-moi une courte absence. (Sur un mouvement de Cernol.) Je reviendrai, je te le jure.

CERNOL.

Bon, bon !... Vois-tu, Albert, aimons-nous bien...

ALBERT, avec des signes d'affaiblissement.

Oui...

CERNOL.

Il faut bien se passer quelque chose.

ALBERT.

Oui.

CERNOL.

Il n'y a que la famille, après tout; le reste...

ALBERT.

Oui, père...

CERNOL.

Allons, c'est dit, mon enfant ; c'est dit. Et maintenant je vais à mes affaires.

ALBERT, à part.

Je n'en peux plus !...

CERNOL.

Mais, où est donc Maurice?

Digitized by Google

ALBERT.

M. de Bliac?

CERNOL.

Tu l'as vu?

ALBERT.

Oui, un moment...

CERNOL.

Et il ne t'a pas accompagné?

ALBERT.

Non.

CERNOL, étonné.

Tiens! Si je passais chez lui...

ALBERT, vivement.

C'est que...

CERNOL.

Quoi?

ALBERT.

Il n'y est plus.

CERNOL.

Ah!...

ALBERT.

En arrivant tout à l'heure, il s'est trouvé quelqu'un qui l'attendait... Une triste nouvelle... Il parait que sa mère...

(Chancelant déjà, il est épuisé, et instinctivement il s'accroche à son père qi inquiet s'était approché.)

Digitized by Google

CERNOL.

Qu'as-tu, Albert?...

ALBERT.

Un éblouissement... ce n'est rien. (Il se redresse.)

CERNOL, le soutenant.

Du sang! Tu t'es battu?... Ah! avec Bliac?... Ah çà! que se passe-t-il donc ici... (Un silence; très-grave, et les tenant tous sous son regard.) Pourquoi donc s'est-il battu?...

AMÉLIE.

Ah! c'est assez de mensonges!

LOUISE, épouvantée.

Ah!...

AMÉLIE.

Votre fils s'est battu, parce que...

LOUISE, lui saisissant le bras et avec force.

Taisez-vous! (Amélie tombe assise et pleure.) Je vous le dirai, moi, parrain... (Montrant Albert.) Il était jaloux.

CERNOL.

Jaloux de Maurice! Et tu as cru que ta belle-mère l'imposait à...

ALBERT, suppliant.

Pardonne-moi!

CERNOL.

Pas moins, te voilà blessé!

ALBERT.

Père, ce n'est rien!

CERNOL, triste.

Ah! rien!

Digitized by Google